



Je tombe dans une rêverie profonde — Page 365, col. 3.

railleries provinciales, elle descendit de la voiture, sans impudence mais sans crainte; son deuil et son enfant lui semblaient, l'un un ange sombre, l'autre un ange souriant, qui devaient écarter d'elle l'injure et le mépris.

D'abord on ne reconnut pas Catherine, elle était si pâle et si changée qu'elle ne semblait plus la même femme; puis, ce qui la dissimulait encore mieux aux regards, c'était cet air de distinction qu'elle avait pris à la fréquentation d'un homme distingué.

Aussi une seule personne la reconnut-elle, et encore était-elle déjà loin.

Ce fut tante Angélique.

Tante Angélique était à la porte de l'hôtel de l'Écu et causait avec deux ou trois commères du serment exigé des prêtres, déclarant qu'elle avait entendu dire à M. Fortier que jamais il ne ferait serment aux jacobins et à la révolution, et qu'il subirait plutôt le martyre que de courber la tête sous le joug révolutionnaire.

— Eh! cria-t-elle tout à coup en s'interrompant au milieu de son discours: Jésus-Dieu! c'est la Billotte est son enfant qui descendent de voiture.

— Catherine! Catherine! répétèrent plusieurs voix.

— Eh! oui, tenez, la voilà qui se sauve par la ruelle.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

SOUS LES TILLEULS

PAR ALPHONSE KARR.

I

MAGDELEINE A SUZANNE.

11 Avril.

Ta lettre m'a fait un grand plaisir, ma chère Suzanne; tes récits et tes descriptions ont pour moi toute la pompe et tout le charme de la féerie;

ces riches parures, ces fêtes magnifiques dont tu me parles ont rempli mes rêves pendant deux nuits; pour moi, je ne sais que dire en retour, il n'y a rien ici de pareil, et je n'ai rien à t'apprendre, sinon que les pruniers sont en fleur et que le vent tiède du printemps apporte dans ma chambre, au moment où je t'écris, l'odeur des premières violettes et des premières grappes de lilas.

Je te remercie de la belle écharpe que tu m'as envoyée; il se passera probablement bien du temps avant que je la mette, non que je vive comme une recluse et comme une religieuse, ainsi que me semble le craindre ton amitié, mais le peu d'amis que voit mon père ne sont pas riches, et il ne voudrait pas que ma parure effaçât celles de leurs filles dans nos réunions du dimanche.

Mon père a loué la petite chambre que nous n'occupons pas en haut de notre maison; celui qui l'habite est un très-jeune homme, peu communicatif, sombre et sauvage. Quand je descends au jardin le matin, je l'y trouve toujours avec un livre qu'il ne lit presque jamais, car il a continuellement les yeux fixés sur la terre, et j'ai remarqué que son livre est toujours le même. Néanmoins je ne le crois ni triste ni malheureux; il y a sur ses traits une sérénité et un calme extraordinaire: aussitôt qu'il me voit il me salue et s'enfonce sous les arbres ou remonte dans sa petite chambre.

Comme je prévois les questions que tu me feras à ce sujet, et que je sais tout ce qui nous intéresse, nous autres filles, je te dirai qu'il n'est pas beau, qu'il y a même dans son aspect quelque chose d'inculte et de repoussant; ses vêtements, propres et bien faits, sont mis et arrangés avec une extrême négligence. L'autre soir, ma fenêtre était restée ouverte, et je l'ai entendu chanter: sa voix n'est pas désagréable et a une grande expression; mais il chante mal et sans aucun art. Mon père dit qu'il est très-savant, c'est tout ce que je puis t'apprendre; je ne lui ai jamais parlé, et ni lui ni moi n'en cherchons les occasions, et il

est probable que nous n'aurons jamais de relations plus étendues.

Mon père est en ce moment fort occupé; il a fait avec un voisin un échange d'oignons de tulipes, et il craint que la saison ne soit trop avancée pour les replanter.

Adieu, ma bonne Suzanne; embrasse pour moi ta mère et ton père, et reçois l'assurance de ma bien tendre amitié.

MAGDELEINE.

P. S. Je m'aperçois que plus de la moitié de ma lettre est remplie par un étranger qui ne nous intéresse ni l'une ni l'autre; accuses-en la monotonie de notre vie dans une petite ville sans société et sans distractions.

II

MAGDELEINE A SUZANNE.

15 Avril.

Je t'écris, ma bonne Suzanne, et je n'ai rien à t'apprendre ni à te dire; ainsi tu es bien libre de déchirer ou de brûler ma lettre sans la lire. Je t'écris parce que je suis triste et ennuyée sans en savoir la cause, parce que tu es la seule que je puisse impunément fatiguer de mon bavardage.

Le temps est magnifique. Le soleil prend de la force, tout germe et se développe; la sève, longtemps emprisonnée dans les rameaux, jaillit en feuillage d'un vert tendre; l'air tiède pénètre le corps et lui donne une langueur mêlée de plaisir et de peine. Depuis quelques jours il m'est impossible de rester en place; je vais du jardin à la maison et de la maison au jardin; je m'assieds avec un livre à la main, et bientôt mon livre tombe. Je respire l'odeur du jeune feuillage; je m'enivre de l'air printanier qui caresse mes cheveux, et je tombe dans une rêverie profonde, dans une taciturne contemplation. Des heures entières mes yeux restent fixés sur un brin d'herbe qui brille au soleil comme une émeraude, et je sens dans le cœur ce malaise qui fatigue l'estomac